**Cardinal CANTALAMESSA: placer l’Esprit Saint au cœur de l’Église**

Le 03 mars 2023, le Prédicateur de la Maison Pontificale, le Cardinal Raniero Cantalamessa a prononcé le premier sermon de Carême. Le thème des méditations de Carême est le suivant ***:***

***« Que ceux qui ont des oreilles écoutent ce que l'Esprit dit aux Églises »***

‘Penchons-nous’ (..) sur l’action de l'Esprit Saint qui a conduit les apôtres et la communauté chrétienne dans leurs premiers pas dans l'histoire. Lorsque l’Apôtre Jean mit par écrit les paroles de Jésus, avec l'assistance du Paraclet, l'Église en avait déjà fait l'expérience pratique et c'est précisément cette expérience qui se reflète dans les paroles de l'évangéliste.

L'histoire de l'Église de la fin du XIXème et du début du XXème siècle nous a laissé une leçon amère que nous ne devrions pas oublier, pour ne pas répéter l'erreur qui en est à l'origine. Je parle du retard (ou plutôt du refus) de prendre acte des changements intervenus dans la société, et de la crise du Modernisme qui en fut la conséquence.

Qui a étudié - même de manière superficielle - cette période, sait quels dommages en ont résulté pour les uns et les autres, c'est-à-dire aussi bien pour l'Église que pour les soi-disant « modernistes ». L'absence de dialogue, d'une part, a poussé certains des modernistes les plus notoires vers des positions de plus en plus extrêmes et pour finir clairement hérétiques ; d'autre part, elle a privé l'Église d'énergies énormes, provoquant en son sein des déchirures et des souffrances sans fin, la menant à se replier toujours plus sur elle-même et la faisant rester à la traîne de son temps.

Le Concile Vatican II a été l'initiative prophétique permettant de rattraper le temps perdu. Il a entraîné un renouveau qu’il n'est certainement pas utile d'illustrer à nouveau ici.

Plus que son contenu, ce qui nous intéresse aujourd'hui, c'est la méthode qu'il a inaugurée, qui consiste à marcher dans l'histoire, aux côtés de l'humanité, en cherchant à discerner les signes des temps.

L'histoire et la vie de l'Église ne se sont pas arrêtées avec Vatican II. Veillons à ne pas en faire ce qui a été tenté avec le Concile de Trente, c’est-à-dire une ligne d'arrivée et un objectif inamovible. Si la vie de l'Église devait s'arrêter, ce serait pour elle comme une rivière arrivant à un barrage : elle se transforme inévitablement en bourbier ou en marais.

« Ne pensez pas », écrivait **Origène** au IIIème siècle, *« qu'il suffit de se renouveler une fois ; il faut renouveler la nouveauté elle-même »* (Cf. Origène, In Rom. 5, 8 ; PG 14, 1042.).

Avant lui, le nouveau docteur de l'Église, **saint Irénée,** avait écrit : La vérité révélée *« est telle un dépôt de grand prix renfermé dans un vase excellent, par l’action de l’Esprit Saint, elle rajeunit et fait rajeunir le vase même qui la contient »* (Saint Irénée, Adversus Haereses, III, 24, 1.).

Le « vase » qui contient la vérité révélée est la tradition vivante de l'Église.

Le « dépôt de grand prix » est avant tout l'Écriture…

L'Esprit est, par sa nature même, nouveauté. L'Apôtre Paul exhorte les baptisés à servir Dieu « d’une façon nouvelle, celle de l’Esprit, et non plus à la façon ancienne, celle de la lettre de la Loi » (Rm 7, 6).

Non seulement la société ne s'est pas arrêtée au moment de Vatican II, mais elle a connu une accélération vertigineuse. Les changements qui se produisaient auparavant en un ou deux siècles se produisent maintenant en une décennie.

Ce besoin de renouveau continu n'est rien d'autre que le besoin de conversion continue, qui s’étend du croyant individuel à l'Église tout entière dans sa composante humaine et historique.

Le vrai problème ne réside donc pas dans la nouveauté, mais plutôt dans la manière de l'aborder. Je m’explique :

Toute nouveauté, tout changement est à la croisée des chemins ; deux voies opposées peuvent se présenter, soit celle du monde, soit celle de Dieu : soit la voie de la mort, soit la voie de la vie.

**La Didaché,** un écrit rédigé du vivant d'au moins un des douze apôtres, expliquait déjà ces **deux voies aux croyants.**

Nous disposons désormais d'un moyen infaillible pour emprunter à chaque fois le chemin de la vie et de la lumière : **l'Esprit Saint.**

C'est la certitude que Jésus a donnée aux apôtres avant de les quitter : *« Moi, je prierai le Père, et il vous donnera un autre Défenseur qui sera pour toujours avec vous »* (Jn 14, 16). Et encore : *« l’Esprit de vérité, il vous conduira dans la vérité tout entière »* (Jn 16, 13). Il ne le fera pas en une fois, ni une fois pour toutes, mais au fur et à mesure des situations.

Avant de les quitter définitivement, au moment de l'Ascension, le Ressuscité rassure à nouveau ses disciples sur l'assistance du Paraclet *: « Vous allez recevoir une force quand le Saint-Esprit viendra sur vous ; vous serez alors mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu’aux extrémités de la terre. »* (Ac 1, 8)

L'intention de Carême que nous commençons aujourd'hui, en termes très simples, est précisément celle-ci : nous encourager à placer l'Esprit Saint au cœur de toute la vie de l'Église (…)

Reprendre, en d'autres termes, l'invitation pressante que le Ressuscité adresse, dans l'Apocalypse, à chacune des sept Églises d'Asie Mineure : *« Celui qui a des oreilles, qu’il entende ce que l’Esprit dit aux Églises ». (Ap 2, 7)*

*(…)*

L’Esprit Saint conduit l’Eglise naissante

Dans cette première prédication, je me contenterai de reprendre la leçon qui nous vient de l'Église naissante. Je voudrais montrer, en d'autres termes, comment l'Esprit Saint a conduit les apôtres et la communauté chrétienne dans leurs premiers pas dans l'histoire (...)

Les Actes des Apôtres nous montrent une Église qui est, pas à pas, « conduite par l'Esprit ». Cette conduite ne s'exerce pas seulement dans les grandes décisions, mais aussi dans les choses de moindre importance. Paul et Timothée veulent prêcher l'Évangile dans la province d'Asie, mais « le Saint-Esprit les en avait empêchés » ; ils se rendent en Bithynie, est-il écrit, « mais l’Esprit de Jésus s’y opposa » (Ac 16, 6 s.). On comprend, d'après ce qui suit, la raison de cette orientation pressante : l'Esprit Saint poussait ainsi l'Église naissante à quitter l'Asie et à entrer dans un nouveau continent, l'Europe (cf. Ac 16, 9). Paul va jusqu'à se qualifier, dans ses choix, de « prisonnier de l'Esprit » (Ac 20, 22).

Ce n'est pas un chemin droit et lisse que celui de l'Église naissante. La première grande crise est celle de l'admission des païens dans l'Église. Il n'est pas nécessaire d’en évoquer de nouveau le développement. Ce qui nous intéresse, c'est seulement de rappeler comment la crise est résolue. Pierre va chez Corneille et les païens. C’est l'Esprit qui lui ordonne de le faire (cf. Ac 10, 19 ; 11, 12). Et comment est motivée et communiquée la décision prise par les apôtres à Jérusalem d'accueillir les païens dans la communauté, sans les obliger à la circoncision et à toute la législation mosaïque ? Elle est résolue par ces mots d'ouverture extraordinaires : *« L’Esprit Saint et nous-mêmes avons décidé de… » (Ac 15, 28)*

Il ne s'agit pas de faire de l'archéologie de l'Église, mais de remettre en lumière, encore et encore, le paradigme de tout choix ecclésial. Il n'est pas nécessaire de faire beaucoup d'efforts, en effet, pour voir l'analogie entre l'ouverture qui se fit vis-à-vis des païens à l'époque, et celle qui s’impose aujourd'hui aux laïcs, en particulier aux femmes, et à d'autres catégories de personnes. Cela vaut donc la peine de rappeler la motivation qui a poussé Pierre à surmonter sa perplexité et à baptiser Corneille et sa famille. Nous lisons dans les Actes :

*« Pierre parlait encore quand l’Esprit Saint descendit sur tous ceux qui écoutaient la Parole. Les croyants qui accompagnaient Pierre, et qui étaient juifs d’origine, furent stupéfaits de voir que, même sur les nations, le don de l’Esprit Saint avait été répandu. En effet, on les entendait parler en langues et chanter la grandeur de Dieu. Pierre dit alors : « Quelqu’un peut-il refuser l’eau du baptême à ces gens qui ont reçu l’Esprit Saint tout comme nous ? »* (Ac 10, 44-47)

Appelé à justifier sa conduite à Jérusalem, Pierre raconte ce qui s'est passé dans la maison de Corneille et conclut en disant :

« Alors je me suis rappelé la parole que le Seigneur avait dite : “Jean a baptisé avec l’eau, mais *vous, c’est dans l’Esprit Saint que vous serez baptisés”. Et si Dieu leur a fait le même don qu’à nous, parce qu’ils ont cru au Seigneur Jésus Christ, qui étais-je, moi, pour empêcher l’action de Dieu ? » (*Ac 11, 16-17)

Si nous regardons de près, c'est la même motivation qui a poussé les Pères du Concile Vatican II à redéfinir le rôle des laïcs dans l'Église, à savoir la doctrine des charismes. Nous connaissons bien le texte, mais il est toujours utile de le rappeler à notre mémoire :

*« Mais le même Esprit Saint ne se borne pas à sanctifier le Peuple de Dieu par les sacrements et les ministères, à le conduire et à lui donner l’ornement des vertus, il distribue aussi parmi les fidèles de tous ordres, « répartissant ses dons à son gré en chacun » (1 Co 12, 11), les grâces spéciales qui rendent apte et disponible pour assumer les diverses charges et offices utiles au renouvellement et au développement de l’Église, suivant ce qu’il est dit : « C’est toujours pour le bien commun que le don de l’Esprit se manifeste dans un homme » (1 Co 12, 7). Ces grâces, des plus éclatantes aux plus simples et aux plus largement diffusées, doivent être reçues avec action de grâce et apporter consolation ».* (Lumen Gentium, 12.)( …)

*L'Eucharistie dans l'histoire du salut*

Partons d’une question : Quelle place l'Eucharistie occupe-t-elle dans l'histoire du salut ? La réponse est qu’elle n'occupe pas une place, mais qu’elle occupe toute la place !

L'Eucharistie est coextensive à l'histoire du salut.

Cependant elle est présente de trois manières différentes, dans les trois temps – ou phases - différents du salut ;

* elle est présente dans l'Ancien Testament comme *figure*,
* elle est présente dans le Nouveau Testament comme *événement,*
* elle est présente au temps de l'Église comme *sacrement*.

La figure anticipe et prépare l'événement, le sacrement « prolonge » et actualise l'événement.

1. Dans l'Ancien Testament, l'Eucharistie est présente en image et en *figure*. L'une de ces figures est la manne, une autre le sacrifice de Melchisédek, une autre encore le sacrifice d'Isaac.
2. Avec la venue du Christ et son mystère de mort et de résurrection, l'Eucharistie n'est plus présente comme une figure, mais comme un *événement*, comme une réalité. Nous en parlons comme d’un « événement » parce que c'est quelque chose qui s'est produit historiquement, un fait unique dans le temps et dans l'espace, qui n'a eu lieu qu'une seule fois (*semel*) et qui ne se répète pas : le Christ, *« c'est une fois pour toutes, à la fin des temps, [qu'il] s'est manifesté pour détruire le péché par son sacrifice »*. (He 9, 26)
3. Enfin, au temps de l'Église, l'Eucharistie est présente comme un *sacrement*, c'est-à-dire sous le signe du pain et du vin, institué par le Christ

Nous, dit Saint Augustin, savons et croyons avec une foi très certaine que le Christ est mort une seule fois pour nous, (…) Nous savons parfaitement que cela n'est arrivé qu'une seule fois ; et pourtant le sacrement le renouvelle périodiquement, comme si ce que l'histoire proclame n'être arrivé qu'une seule fois se répétait plusieurs fois. Pourtant, événement et sacrement ne s'opposent pas.

L'histoire révèle ce qui s'est passé une fois et comment cela s'est passé.

La liturgie veille à ce que le passé ne soit pas oublié ; non pas au sens qu’il le fait se reproduire (*non faciendo*), mais au sens qu’il le *célèbre.*

Préciser le lien qui existe entre l'unique sacrifice de la croix et la messe est une chose très délicate et a toujours été l'un des points les plus discordants entre catholiques et protestants. Saint Augustin utilise, on l'a vu, deux verbes : *renouveler et célébrer*, qui sont parfaitement corrects, à condition de les comprendre l'un à la lumière de l'autre ; la messe renouvelle l'événement de la croix en le célébrant (et non en le réitérant) et elle le célèbre en le renouvelant (pas en le rappelant seulement).

Selon l'histoire, il n'y a donc eu qu'une seule Eucharistie, celle célébrée par Jésus avec sa vie et sa mort ; selon la liturgie, au contraire, c'est-à-dire grâce au sacrement, il y a autant d'Eucharisties qui ont été célébrées et seront célébrées jusqu'à la fin du monde. L'événement n'a eu lieu qu'une seule fois (*semel*), le sacrement a eu lieu « à chaque fois » (*quotiescumque*). Grâce au sacrement de l'Eucharistie, nous devenons mystérieusement contemporains de l'événement ; l'événement est présent à nous et nous à l'événement.

*Par le Saint-Esprit*

Dans l'Eucharistie, l'action de l'Esprit Saint ne se limite pas seulement au moment de la consécration, à l'épiclèse qui est récitée avant elle. Sa présence est également indispensable dans la liturgie de la Parole et dans la communion.

L'Esprit Saint poursuit dans l'Église l'action du Ressuscité qui, après Pâques, *« a ouvert l'intelligence des disciples à la compréhension des Écritures »* (cf. Lc 24, 45) (…)

Dans la liturgie de la Parole, l'action de l'Esprit Saint s'exerce par l'onction spirituelle présente chez celui qui parle et celui qui écoute.

*L’Esprit du Seigneur est sur moi,*

*Parce que le Seigneur m’a consacré par l’onction.*

*Il m’a envoyé porter la Bonne Nouvelle aux pauvres*

(Lc 4, 18)

Ainsi, Jésus a indiqué où la parole annoncée puise sa force.

**Mais si l'onction est donnée par la présence de l'Esprit et est un don, que pouvons-nous faire pour l'avoir ?**

Il faut d'abord partir d'une certitude : *« C'est de celui qui est saint que vous tenez l'onction* *»*, nous assure saint Jean (1 Jn 2, 20). C'est-à-dire que grâce au baptême et à la confirmation - et, pour certains, à l'ordination presbytérale ou épiscopale - nous avons déjà l'onction.

En effet, selon la doctrine catholique, elle a imprimé dans notre âme un caractère indélébile, comme une marque ou un sceau : *« Celui qui nous a consacrés, c'est Dieu »* écrit l’Apôtre Paul *« il nous a marqués de son sceau, et il a mis dans nos cœurs l'Esprit, première avance sur ses dons ».* (2 Co 1, 21-22)

Cette onction, cependant, est comme un onguent parfumé enfermé dans un pot ; elle reste inerte et ne libère aucun parfum si l’on n’ouvre pas le pot. C'est ce qui arriva à la jarre d'albâtre brisée par la femme de l'Évangile, dont le parfum emplit toute la maison (Mc 14, 3).

C'est là qu'intervient notre partie sur l'onction. Il ne dépend pas de nous de produire l’onction, mais il dépend de nous d’ôter les obstacles qui empêchent son rayonnement.

Il n'est pas difficile de comprendre ce que cela signifie pour nous que de briser le vase d'albâtre. Le vase est notre humanité, notre moi, parfois notre aride intellectualisme. Le briser signifie se mettre dans un état d'abandon à Dieu et de résistance à soi-même et au monde.

Heureusement pour nous, tout n'est pas de l’ordre d’un effort ascétique. Dans ce cas, la foi, la prière et l'humble imploration peuvent faire beaucoup. Par conséquent, il nous faut demander l'onction avant d’entreprendre une prédication ou une action importante au service du Royaume. Alors que nous nous préparons à la lecture de l'Évangile et à l'homélie, la liturgie nous fait demander au Seigneur de purifier nos cœurs et nos lèvres afin de pouvoir annoncer dignement l'Évangile. Pourquoi ne pas dire parfois (ou du moins penser en nous-mêmes) : **« Oins mon cœur et mon esprit, Dieu tout-puissant, afin que je proclame ta Parole avec la douceur et la puissance de l'Esprit » ?**

L'onction n'est pas seulement nécessaire pour que les prédicateurs proclament efficacement la Parole, elle est également nécessaire pour que les auditeurs l'accueillent. L'évangéliste Jean écrit à sa communauté : *« C'est de celui qui est saint que vous tenez l'onction, et vous avez tous la connaissance. […] L'onction que vous avez reçue de lui demeure en vous, et vous n'avez pas besoin d'enseignement. »* (1 Jn 2, 20.27) Non pas que tout enseignement de l’extérieur  soit inutile, mais il ne suffit pas. « Il y a, à l'intérieur, un maître qui instruit : c'est le Christ, c'est son inspiration. Là, où son inspiration et son onction font défaut, les paroles humaines ne font qu’un bruit inutile».